

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

DÉCEMBRE 1904

22^e ANNÉE. — N^o 177

L'Année qui vient

par M. P. FRANC LAMY

NOËL

Abonnement (France 36 francs
d'un an / Étranger (Union postale). 42 —

Ce Numéro : PRIX, 3 fr. 50

26, Rue Drouot (IX^e)

Automobile (modèle 1905) de la maison de DION-BOUTON

Manteaux et Fourrures de la maison P. M. GRÜN WALDT

Ayuntamiento de Madrid

VISITER AU SALON
DE
L'AUTOMOBILE
LES
VOITURES

**RICHARD-
BRASIER**

Modèles 1905



GAGNANT
DE LA COUPE
Gordon-Bennett
1904

Société des Anciens Établissements G. RICHARD
23, Avenue de la Grande-Armée, PARIS



BOIRE AUX REPAS

VICHY-CÉLESTINS

en bouteilles et demi-bouteilles

Après les repas, deux ou trois

PASTILLES VICHY-ÉTAT

Facilitent la digestion

En voyage. En excursion. A la campagne

AVEC QUELQUES

COMPRIMES VICHY-ÉTAT

on prépare soi-même, instantanément,
une excellente eau minérale

ALCALINE ET GAZEUSE

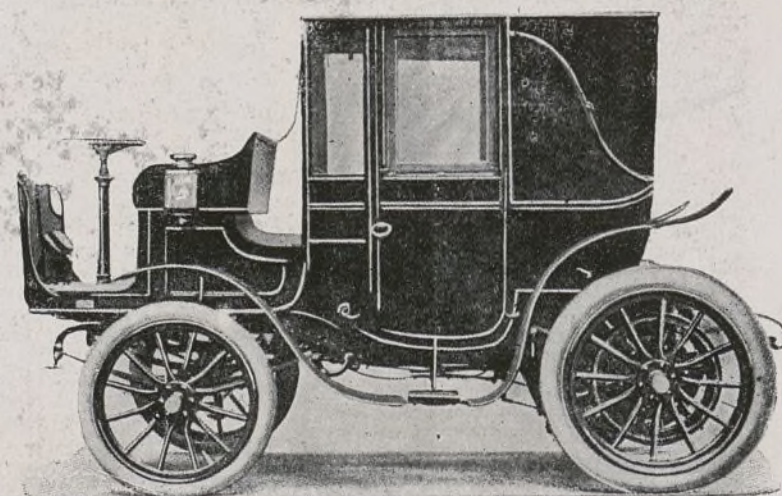
Exiger sur tous ces produits la marque **VICHY-ÉTAT**

L'ÉLECTRIQUE

Ses
Voitures Électriques

La plus ancienne, et la plus importante
des Sociétés de Voitures électriques de Paris

GALLIA



Pratiques, Élegantes
Simples, Robustes
Confort, Régularité
Économie

CONSTRUCTION — VENTE — LOCATION — ENTRETIEN — GARAGE — CHARGE

L'ÉLECTRIQUE 17, rue Jean-Goujon, PARIS — Bureau et Garage : 400 chevaux de force — Téléphone 553-71
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS — Usine et Garag : 600 chevaux de force — Téléphone 540-08

**L'ART DU
POSTICHE**

Que nos Lecteurs veuillent bien
demander à

M. & M^{me} DESFOSSÉ

21, Rue Lavoisier
(Au coin du Boulevard Malesherbes)

les maîtres du genre, le catalogue
de leurs

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS
avec tous les renseignements qu'ils
pourront désirer.



FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
177

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, M. NART & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

DÉCEMBRE
1904



NOËL HUMAIN

NOUVELLE INÉDITE

DE GEORGES LECOMTE

— Que c'est lugubre, la Fête! se plaignit tout en bâillant, Gérard d'Uxelles dès qu'il fut blotti avec sa jeune femme dans le coupé qui, vers trois heures du matin, les ramenait chez eux après le tohu-bohu d'un réveillon où ils avaient fait pour se divertir les plus méritoires efforts.

Un peu frissonnante du froid qu'elle avait dû traverser pour parvenir à sa voiture, et toute gracieuse de blonde jeunesse dans la virginale hermine que caressait la fleur de ses joues et l'or somptueux de sa nuque, Clotilde, pelotonnée contre lui, l'approuva :

— Oui, consternant! On se surexcite de son propre rire pour se donner à soi-même l'illusion qu'on s'amuse et pour faire aux autres la politesse de le leur laisser croire... Pitoyable duperie! Alors qu'on pourrait être si simplement heureux chez soi! On devrait laisser ce vertige aux pauvres diables qui n'ont pas l'enchantement de l'amour à leur foyer...

— Et dire que la plupart de nos compagnons de plaisir pensent comme nous! Seulement on est prisonnier de certaines traditions élégantes...

Heureux de pouvoir être enfin eux-mêmes loin des rires excessifs et de l'épuisant bavardage, ravis de se voir si bien d'accord dans le regret de leur quiétude amoureuse, enivrés de se sentir alanguis l'un près de

l'autre, les deux époux se rapprochèrent avec tendresse pour se dire, dans une exquise câlinerie, ces sages paroles qui les exaltaient d'orgueil et de plaisir.

Mariés depuis trois ans à peine et dans la béatitude d'un amour jeune, confiant, joyeux, qui leur semblait d'hier, certes non ils n'étaient pas de ceux qui, pour fuir l'horreur des tête-à-tête, recherchent les vaines amusettes du dehors et les compagnonnages folâtres! Ils se suffisaient à eux-mêmes. Lorsque dans un élan de sincérité ils récapitulaient leurs joies,

tous deux s'unissaient pour reconnaître que les plus chères, les plus ardentes, les plus complètes, étaient celles qui venaient de leur propre tendresse. Si, comme tant d'autres, ils se laissaient emporter vers le mirage des joies extérieures, mondانيتés, fêtes, parades, c'était par molle condescendance aux usages de leur entour. Mais s'ils n'avaient écouté que leur désir, combien de fois, au lieu de se joindre à la farandole, seraient-ils restés, alanguis ou ardents, en hiver près des flammes dansantes de leur foyer, au printemps parmi la grâce de leurs balcons fleuris, à s'enivrer de doux rêves d'avenir, de paroles tendres, de regards qui mettent au cœur comme de lentes caresses, à s'émouvoir l'un l'autre de troublantes musiques et des images radieuses par



ILLUSTRATION

DE J.-G. BESSON

lesquelles un grand poète vous fait participer à la douleur et à la joie humaines! De claire raison et de cœur passionné, tous deux savaient que les meilleurs enchantements jaillissent de la vie saine, grave et féconde, et que du vertige épileptique ne peut s'élever qu'un mirage de bonheur. Sages certitudes, un peu enfouies dans l'allégresse de leurs âmes et dont ils se laissaient distraire par le plaisir de promener par le monde la fleur rayonnante de leur jeune amour, auquel chacun faisait la plus gracieuse fête!

Mais, pendant le tumulte de ce réveillon, sinistre de gaîté fausse et de pénibles rires, ils avaient senti que la joie un peu puérile de faire admirer son bonheur, d'en goûter la profondeur secrète et sûre au milieu des facéties qui cachent parfois les pires misères, ne compensait vraiment pas les belles ivresses perdues.

Aussi dans le coupé qui, à travers la nuit, les ramenait enlacés vers la solitude paisible et les merveilleux souvenirs de leur home, et, quelques minutes plus tard, dans le logis qui depuis trois ans était un si clair, un si doux écrin pour leur tendresse, évoquèrent-ils avec un peu de dégoût et de causticité les lugubres plaisirs auxquels, par politesse, ils avait dû faire visage réjoui :

— Etaient-ils assez navrants ces pitres réputés pour leur verve, dont on avait parsemé la table afin d'établir relais et foyers de joie!... Faisaient-elles assez long feu leurs farces, du reste sans fantaisie comme sans conviction?...

— O ces silences! Ces rires forcés! Ce plissement charitable des visages pour grimacer le bonheur!

— Ce n'est guère qu'à la fin, dans la congestion de la ripaille et l'effervescence du champagne, à l'heure où il pétillait et danse en bulles dorées dans les cerveaux, qu'un peu de gaîté sincère retentit.

— Que de drôleries bêtes à pleurer!... Fausses pétarades de joie! Affligeantes calembredaines!...

— Ce buste de Henri IV qu'un plaisantin jugea spirituel d'apporter de la cheminée sur la table, et que la tonitruante M^{me} Carousse, avec son entrain de commère de Revue, trouva piquant d'embrasser sur les deux joues!

— Joyeux Noël! J'en ai le cœur en deuil... Te rappelles-tu les délicieux Noëls de notre enfance en province?... Le

scintillement des étoiles sur la neige lumineuse!... Les chants de cloche dans l'air glacé au-dessus des vieux toits biscornus!... Les tasses de thé fumantes et les pyramides de blonde pâtisserie qu'on dépeçait tandis que grondaient au piano, sous les doigts de ma passionnée vieille tante, les amples rythmes de quelque musique sacrée! Exquis Noël dont nous avons gardé l'un et l'autre un souvenir ému...

— Et qui, par contraste avec la sotte gogeaillerie que nous venons de faire, nous montre mieux la tristesse de tous ces plaisirs extérieurs qui nous assomment et auxquels nous avons la faiblesse de ne pas nous soustraire.

— Essayons... Veux-tu?

Dans les bras l'un de l'autre, radieux de se sentir l'âme si jeune, si fraîche, ils s'endormirent avec un magnifique espoir de joies calmes, profondes et nobles.

Plusieurs semaines, plusieurs mois, ils vécurent ardemment selon le sage désir que leur avait inspiré leur dégoût de l'artifice. Ils se donnaient ensemble de si belles fêtes que celles des autres n'avaient plus pour eux aucune tentation. Ils ne s'y mêlaient que pour ne pas encourir le reproche d'arrogant dédain. Tout de même leurs compagnons de plaisir raillaient leur sauvagerie. Parfois, en soupant, avec la curiosité maligne du monde à l'égard de ceux qui le fuient, ils cherchaient la cause de cette demi-retraite. Revers? Chagrin intime? Désaccords? Hypothèses qui n'expliquaient rien, car ce sont mésaventures qui d'ordinaire

contraignent plus que jamais à la parade mondaine. D'ailleurs les regards de claire allégresse, les sourires radieux des époux, leurs paroles de joie et d'espoir, et aussi leurs attitudes de tendre confiance lorsqu'on les apercevait ensemble, ruinaient tout fâcheux pronostic. Trop visiblement leur profond bonheur affleurait à leur visage.

Enfin, pour les dénigreur qui s'obstinaient aux interprétations malveillantes, quelques mois après ce bruyant réveillon qui avait rendu à Gérard et à Clotilde conscience de leur vraie nature, l'enchantement d'une maternité prochaine apparut dans la démarche alanguie de la jeune femme. Mois de tendresse, d'adoration, de grands rêves sereins et fiers! Plus unis que jamais, ils les promenèrent dans la grâce d'un radieux printemps tout en parfums et en fleurs, à l'ombre des grands



arbres entre les feuillages frémissants desquels flambait l'apothéose de l'été, puis parmi les frissons d'or de l'automne qui, loin de les attrister de la plus légère mélancolie, leur faisait souhaiter la douceur du nid bien clos si plein de leurs émois.

— C'est vers la fin de Décembre que notre bonheur va fleurir! murmurait Clotilde en s'appuyant au bras de Gérard...

— Autour de Noël, tu verras... Ne fut-il pas pour nous un jour de renaissance!

Et en effet, par un hasard qui les émerveilla comme un miracle, un an après leur nuit de réveillon folâtre, à l'heure même où ils s'excitaient péniblement aux facéties et aux rires, l'enfant de leur amour naissait au milieu des larmes d'angoisse, puis des sourires de béatitude, d'espoir, d'orgueil, dans l'émotion de leurs proches accourus au premier appel. Inoubliable nuit, tout illuminée de ce grand drame simple de la création, qui mettait entre les époux le plus tendre et le plus fort des liens!

Dans la rue, que le gel de Décembre rendait plus sonore, chants et lazzis des fêtards retentissaient. Par les portières des fiacres qui les cahotaient vers le plaisir, soupeuses et soupeurs jetaient aux façades endormies le tumulte de leur sarabande. Et parfois, d'un élégant cabaret voisin, les fenêtres, entr'ouvertes un instant pour vivifier l'atmosphère de congestion, laissaient passer rires et musiques de folie.

Au contraire, dans la chambre désormais paisible, après sanglots, déchirements, pleurs de souffrance et larmes d'impuisante tendresse, Clotilde, en pleine béatitude de l'œuvre merveilleuse accomplie, la main abandonnée à la caresse de l'époux, souriait à ses doux propos de gratitude et d'espoir, à ses regards d'adoration.

Sous les abat-jour qui voilaient leur éclat, les lampes rayonnaient en lueur douce. On n'entendait que la caresse des flammes enveloppant les bûches de leurs souples volutes, que la musique des lents baisers de Gérard sur les mains alanguies de Clotilde et le doux chuchotement de leurs paroles extasiées. Silence grave de recueillement et d'émotion, où il semble que l'on puisse entendre les cœurs battre...

— Ecoute! murmura soudain Clotilde qui, depuis une seconde, se délectait de la plus suave musique.

Gérard tourna les yeux vers le recoin qu'indiquait le sourire de la jeune femme. Arrêtant leur respiration, ensemble

ils écoutèrent. Et tout aussitôt le regard du mari, s'attendrissant plus encore, devint comme le miroir de la tendresse inscrite au regard de la mère :

C'était le souffle bref, précipité, ardent, du petit être que leur amour avait créé! Sous ses rideaux de soie rose où, après les péripéties de sa venue au monde, après les gigotements dans l'eau des premières ablutions, après l'admirable instinct de la ruée immédiate et gloutonne au sein tendu, le nouveau-né continuait sa vie confuse, au rythme harmonieux.

Délicieuse chanson! Jamais Clotilde et Gérard n'en avaient ouï de plus émouvante. Pourtant, aux soirs de leurs fiançailles, ils avaient rêvé dans le léger murmure des brises printanières, puis, époux passionnés, bien des fois chacun d'eux avait abrité dans ses bras le sommeil amoureux de l'autre. Mais aucune brise, aucune respiration, fût-ce celle d'un être chéri, ne pouvait avoir pour eux la grâce, la grandeur et la force émotive de ce petit souffle rapide et léger, leur rappelant qu'ils ne doivent plus s'attarder dans une extase égoïste, que désormais une frêle existence s'enroule autour de leur étreinte. Petit souffle d'oiseau! C'est leur amour qui a créé cette merveille vivante. C'est leur amour qui respire!

— Noël! chuchote Gérard en souriant... La fête de la Nativité! Comme nous la célébrons mieux que l'année dernière!

— Je suis magnifiquement heureuse et gaie! murmure la jeune femme dont, après cette brisure de tout son être, les grands yeux alanguis se closent peu à peu.

— Noël humain!

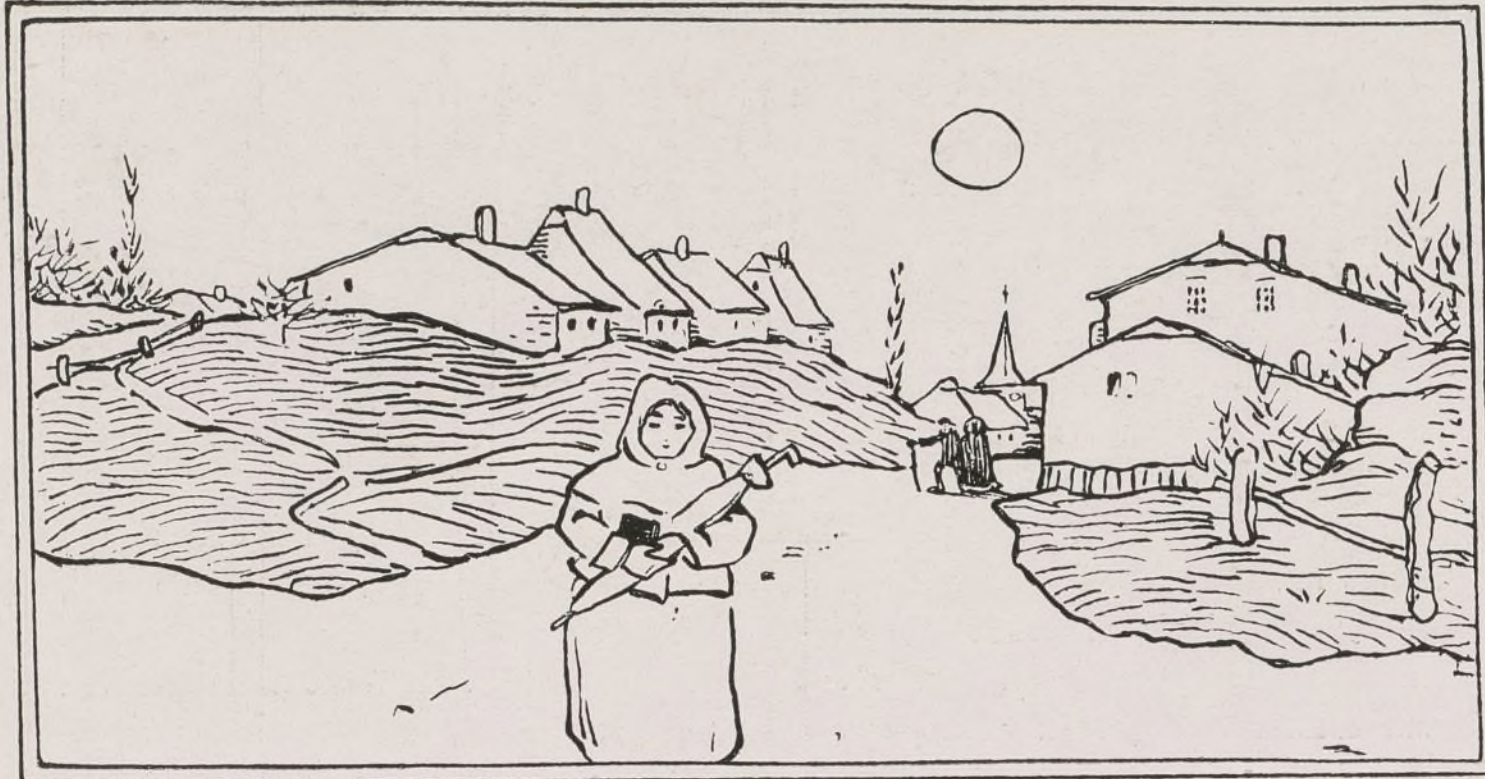
— Joyeux Noël! achève-t-elle en s'endormant avec un beau sourire charmé...

Les hurlements des derniers fêtards à travers la nuit, qui évoquent dans l'esprit de Gérard le souvenir des tristes joies passées, lui font mieux sentir encore, entre ces deux respirations attendrissantes, — celle de la mère dont la main palpète dans la sienne, celle de l'enfant qui vit dans son linon rose, — le bonheur et l'orgueil d'être simplement un homme.

GEORGES LECOMTE



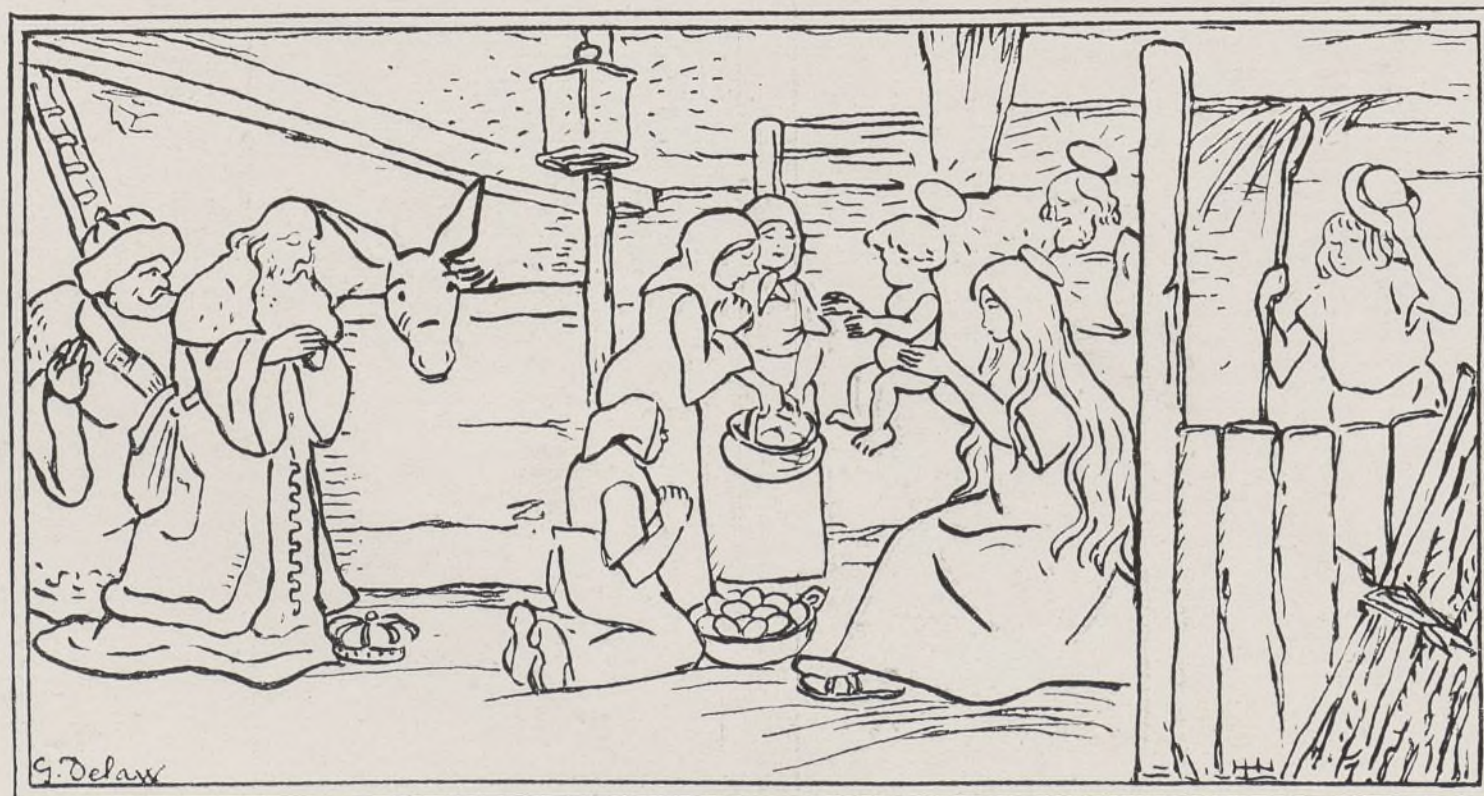
PROVERBES du mois de DÉCEMBRE



Clair Noël,
Claire javelle!

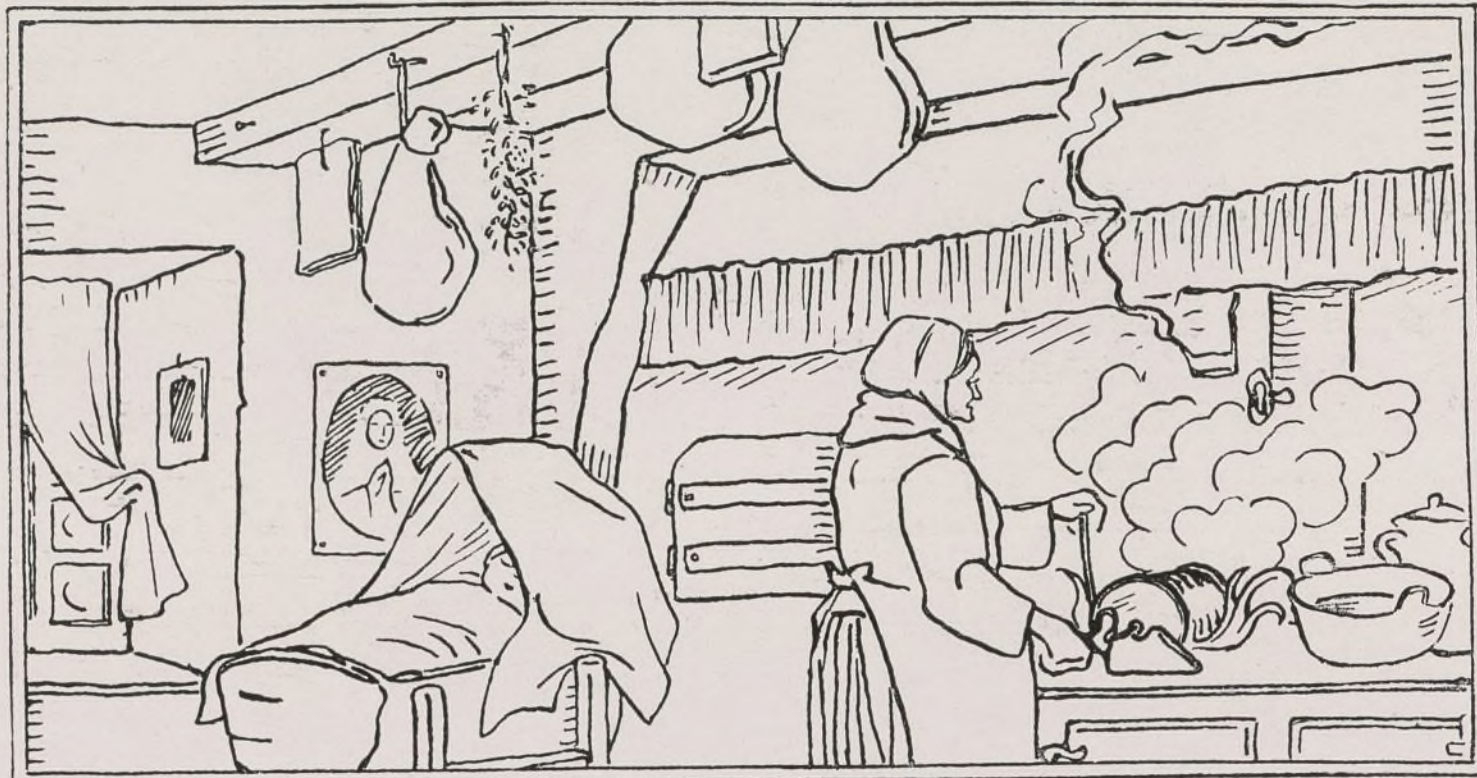


Quand Noël est éclairé
Beaucoup de paille, et peu de blé.



Tant crie-t'on: Noël! qu'il vient.

PROVERBES du mois de DÉCEMBRE



A la Saint-Thomas
Les jours sont au plus bas



A la Saint-Thomas
Cuis ton pain, laves tes draps.



A Noël, les glaçons.
A Pâques, les moucherons.



LA BÛCHE DE NOËL

NOUVELLE INÉDITE
DE ROMAIN COOLUS



— Alors, tu crois à l'existence du bon-homme Noël ?

— Oui.

— Sérieusement ?

— Presque.

— Et parce que ?

— Parce que...

Te rappelles-tu Gaby Fleurines ?

— Gab... Gab ? Attends donc... Mais je crois bien ! La belle grande fille blonde qui faisait, il y a cinq ans, courir tout Paris aux Variétés ?

— Elle-même. Eh bien, pendant qu'elle faisait courir tout Paris, je connais quelqu'un qu'elle se contentait de faire marcher, mais qui marchait bien, par exemple... des foulées à rendre jaloux un crack authentique. Ce quelqu'un, si tu veux bien, je ne le nommerai pas.

— Je veux bien. Tu as donc été très épris d'elle ?

— Plus.

— Et elle t'a rendu heureux ?

— Trop. Car si elle m'avait découragé dès l'abord, j'aurais été, comme les camarades, me consoler ailleurs. Il y a des « ailleurs » très sympathiques dans la préfecture du département de la Seine. Mais Fleurines prit plaisir à aggraver par ses coquetteries un amour déjà excessif et on ne peut

plus anachronique (car il y a bel âge que l'on n'aime plus ainsi !); elle se plut à ce jeu irritant, eut pour moi des abandons délicieux suivis de reprises inexplicables et affolantes, joua de ma passion, se joua de ma jalousie, m'éconduisit, me reprit, m'enleva même à Fontainebleau pendant six jours inoubliables (inoubliés), me rejeta brusquement, partit un beau matin sans laisser son adresse, pour reparaître trois semaines plus tard, ornée d'un ami autrichien, très correct, très silencieux et très intimidant. De ce jour, mon congé définitif me fut signifié. Elle me pria de la façon la plus insolentement nette et avec une brièveté coupante d'avoir à l'ignorer définitivement.

— Pauvre vieux !

— Tu peux me plaindre ; j'étais à plaindre. J'adorais cette



ILLUSTRATION DE K.-X. ROUSSEL

créature fantasque, capricieuse, égoïste, capable de méchancetés et de duretés haïssables, mais susceptible aussi d'élan extrêmes et de générosités véhémentes; je l'adorais physiquement; je l'adorais moralement. Elle était fine, spirituelle et malicieuse; je ne sais quoi de diabolique la tourmentait. Elle avait des façons charmantes de vous lancer son rire au visage; on en était à la fois souffleté et caressé, humilié et reconnaissant; c'était délicieux.

— Fichtre! Tu as dû être long à t'en remettre...

— Toute une année. La rupture avait eu lieu dans les tout-premiers jours de janvier; un matin, un matin de neige, je me souviens, j'avais reçu d'elle un billet aussi brutal qu'inattendu, où elle m'intimait l'ordre de disparaître de sa vie. J'avais obéi, passivement, éceuré de sa duplicité et ne voulant à aucun prix lui offrir le spectacle de ma colère prête

ture s'éloignait et ma longue solitude commençait à me peser. Je me plaisais à penser que je pourrais peut-être trouver quelque joie dans une liaison nouvelle; et, tout en jetant de droite et de gauche des regards d'enquête, je me souhaitais la rencontre d'une amie, moins violemment jolie et moins captieusement agréable que Gaby, mais sûre, reposante et pacifique. Vains souhaits! car, pendant trois mois, je n'aperçus, dans tout le personnel féminin que je pus fréquenter, aucun sujet répondant à ce sympathique signalement.

» Survient Noël. Noël! que de souvenirs! quelle fête de mystère! tu le sais peut-être, je suis de ces superstitieux qui ne croient plus qu'à un dogme, un seul, le réveillon! Si je ne réveillonnais pas, il me semble... non, je préfère ne pas te dire ce qu'il me semble! C'est trop grave. Or, j'avais toujours, depuis l'âge de folie, réveillonné avec l'amie de l'année. Au



à toutes les folies ou de ma lâcheté mûre pour toutes les complaisances. J'étais parti, ou plutôt je m'étais enfui, dès le surlendemain. La fin de janvier me vit traînaillant une vie insupportable, dans tous les endroits de plaisir ou de retraite de la Riviera. Je jouai à Monte-Carlo; je me cloitrai au Cap-Martin; je fis la fête, élégante à Nice, crapuleuse à Marseille; rien ne parvenait à me distraire de mon chagrin. En février, je parcourus l'Algérie, roulai en chemin de fer de Constantine à El-Kantara, trottai à méhari de Biskra à Touggourt, me fis secouer en patache de Boghari à Laghouat. En mars et en avril, j'allai déguster à Taormine les douceurs aromatiques du printemps sicilien. Je dépaysais ma tristesse, je ne la dépistais pas. — Au mois de juin je rentrai à Paris, où j'eus la satisfaction d'apprendre que Fleurines venait de se rendre dans le Tyrol pour y passer l'été... L'hiver me retrouva plus calme; l'aven-

dernier réveillon, j'avais invité toute une bande d'amis et l'on avait fêté Fleurines. Le souvenir de ce souper plein d'entrain et de belle humeur, où l'on avait été jeune et bête à perte de vue, me persécutait. Cette année, pour la première fois, je n'avais aucune compagne avec qui célébrer la nuit légendaire et j'en éprouvais une sorte de terreur mystique. Tu me comprends?

— Il y a des folies plus obscures, plus dangereuses aussi d'ailleurs.

— Ne blague pas. La perspective de cette nuit de Noël en deuil me consternait. Par une coïncidence assez singulière, la plupart de mes amis étaient absents de Paris et j'arrivai au vingt-quatrième jour de décembre, sans avoir été convié à aucun réveillon. Inutile de te décrire la désolante journée que je passai; j'avais l'impression d'être perdu dans quelque steppe

petit-russien ou sur une banquise arctique. Jamais je n'avais à ce point senti peser sur mes épaules célibataires la lourde chape de la solitude. Ah! mon pauvre vieux!

— Prends garde! un mot de plus et tu vas être ridicule.

— Soit! c'est de notre âge et je ne serai pas le dernier. — Tout l'après-midi donc, je multiplie les stratégies et les tactiques savantes pour essayer de trouver une convive. En vain. Toutes les amies que je pouvais entreprendre se refusent; elles étaient déjà engagées. De déception en déception, j'échouai, vers les dix heures du soir, dans un petit bar voisin de

la Madeleine. Il était vide. J'y encoignai ma farouche détresse, et tout à coup, ma songerie me rajeunissant, je revis une image familière des jours d'enfance, un bonhomme Noël, patriarcal et souriant parmi sa barbe légendaire, avec un grand manteau d'azur constellé d'étoiles de neige. Il passe près de la fenêtre givrée, cependant que nous sommes tous, mêmes et vieux, groupés autour de l'âtre, où rougeoie la grosse bûche de Noël. Il vient de passer de même, n'est-il pas vrai? près de la fenêtre du bar. Il entre. C'est lui. Je le reconnais; je lui parle; je me plains à lui; je lui conte ma peine; je le supplie.

Ces points annoncent le miracle. Il se produisit. Une demi-heure plus tard, une grosse chanteuse anglaise de music-hall entra violemment dans le bar. Elle était singulière, rousse, avec des yeux d'un bleu attirant. Elle se percha sur un tabouret voisin du mien. Puis, tout en buvant du scotch



whisky, elle se mit à me baragouiner des choses mélancoliques. Elle avait, elle aussi, la nostalgie de tout son Christmas sur le cœur. Je la devinai, à travers ses propos grossiers et enfantins, bête et sentimentale à souhait. Son étrangeté me captiva; son ingénuité m'émut; sa solitude m'attendrit. On se sentit pareils, au moins les sosies d'un soir, de ce soir-là. On s'en fut ensemble et ce fut le plus extraordinaire réveillon de ma vie, un réveillon pleurnicheur et violent, sensuel et puéril, larmes et gin mélangés. Cela dura toute la nuit.

» Le lendemain, quand je voulus faire plus ample connaissance avec mon étrange inconnue, je la cherchai vainement. Elle avait disparu. J'explorai sans succès pendant six semaines les music-halls de la capitale. Nulle part je ne la retrouvai. Mais je constatai que cette aventure d'un soir — quel soir! il est vrai — avait eu sur moi une influence extraordinaire: elle m'avait guéri de Fleurines. Je me suis senti depuis si libre et si soulagé que — pardonne-moi — j'ai cru, dans mon ingénuité, devoir en garder quelque reconnaissance au bonhomme Noël.

— Qui t'avait envoyé cette bûche?

— Parfaitement, comme dans les campagnes, la grosse bûche confidente qui aide à passer la Nuit Mystérieuse.

ROMAIN COOLUS





Reproduction rigoureusement interdite

Les Arbres de Noël au Marché aux Fleurs

Aquarelle de M. F. GARAT

Ayuntamiento de Madrid

AYUNTAMIENTO DE MADRID
SECRETARÍA GENERAL

Ayuntamiento de Madrid

Le Retour de Béthléem

NOUVELLE
INÉDITE
de
CHARLES-HENRY HIRSCH



LORSQU'IL eut déposé ses présents sur la paille et regardé le petit Jésus, le roi Melchior se releva. Il attendit, dans l'attitude la plus gênée, les deux Mages que la même inspiration obscure avait conduits à Béthléem. Tous trois enfin, ils quittèrent l'étable, — sur un rang, pour ne pas soulever la question de préséance.

Chacun héla ses serviteurs et, parmi la myriade d'étoiles, ils reconnurent celle qui avait guidé leurs pas quoiqu'ils fussent partis de régions différentes. Le peuple émerveillé assistait aux préparatifs de départ. Les monarques, quand ils eurent donné les ordres à leurs intendants, se montrèrent l'astre au-dessus de la maison. Il palpait, lumineux entre tous, et il semblait déjà bouger de place.

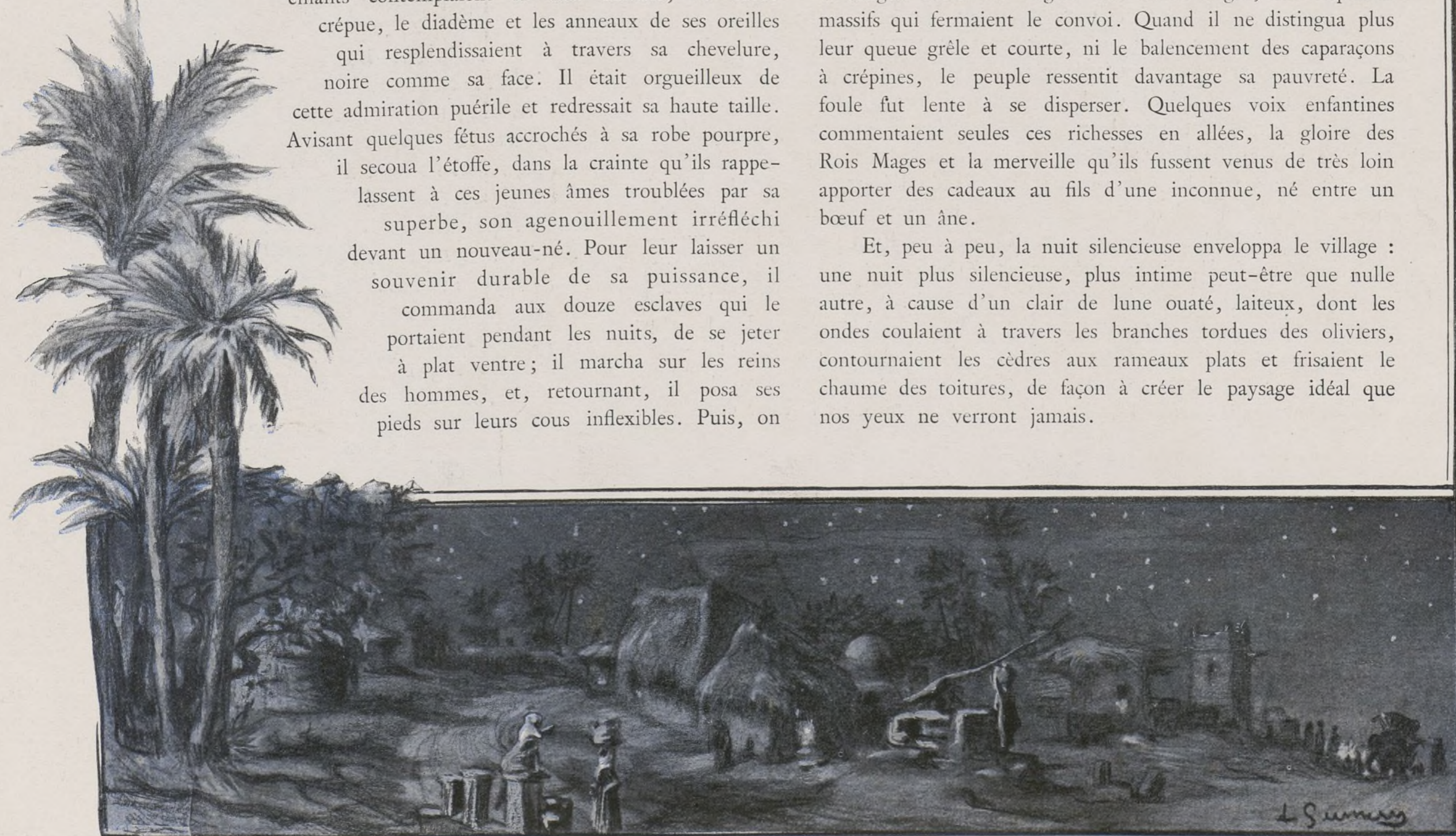
Séduits par l'équipage magnifique de Melchior, les enfants contemplaient sa face camuse, sa barbe crépue, le diadème et les anneaux de ses oreilles qui resplendissaient à travers sa chevelure, noire comme sa face. Il était orgueilleux de cette admiration puérile et redressait sa haute taille. Avisant quelques fétus accrochés à sa robe pourpre, il secoua l'étoffe, dans la crainte qu'ils rappelaient à ces jeunes âmes troublées par sa superbe, son agenouillement irréfléchi devant un nouveau-né. Pour leur laisser un souvenir durable de sa puissance, il commanda aux douze esclaves qui le portaient pendant les nuits, de se jeter à plat ventre; il marcha sur les reins des hommes, et, retournant, il posa ses pieds sur leurs cous inflexibles. Puis, on

écarta les rideaux de sa litière. Il s'allongea sur des coussins cramoisis où deux femmes s'accroupirent à ses côtés. L'une lui présenta un de ces grands miroirs d'argent dont Hérode avait rapporté plusieurs de Rome, pour étonner les Barbares et contracter à bon marché des alliances profitables. La seconde agitait un éventail de plumes bigarrées. Une senteur embauma l'air, plus fraîche que l'exhalaison des asphodèles et d'une suavité que n'égalaient même pas les roses recueillies en Judée pour le bain des courtisanes grecques.

Les tentures s'abaissèrent et, les esclaves ayant soulevé le palanquin sur leurs épaules, le cortège s'ébranla, en même temps que l'étoile avançait dans le Sud.

L'assistance, muette, remarquait les chariots, les bagages, la longue suite des nègres aux dents larges, les éléphants massifs qui fermaient le convoi. Quand il ne distingua plus leur queue grêle et courte, ni le balancement des caparaçons à crépines, le peuple ressentit davantage sa pauvreté. La foule fut lente à se disperser. Quelques voix enfantines commentaient seules ces richesses en allées, la gloire des Rois Mages et la merveille qu'ils fussent venus de très loin apporter des cadeaux au fils d'une inconnue, né entre un bœuf et un âne.

Et, peu à peu, la nuit silencieuse enveloppa le village : une nuit plus silencieuse, plus intime peut-être que nulle autre, à cause d'un clair de lune ouaté, laiteux, dont les ondes coulaient à travers les branches tordues des oliviers, contournaient les cèdres aux rameaux plats et frisaient le chaume des toitures, de façon à créer le paysage idéal que nos yeux ne verront jamais.



Reproduction interdite

DECOR DE A. GUMERY

**



Au carrefour de Tékoa, après les montagnes, la colonne fit halte. L'aube rose éclairait l'Orient. Elle violaçait l'Ouest. On la devinait bienfaisante aux palmiers, et les pierres de la route lui empruntaient des colorations inattendues. Les Mages se réunirent, en ce lieu, par cette heure où les espérances d'une journée vierge naissent dans la beauté de la lumière. S'étant salués avec la réserve grave d'hommes qui vont à l'avenir sans jamais devoir se rencontrer les uns les autres, chacun dirigeant sa troupe, ils s'en furent vers leurs Etats.

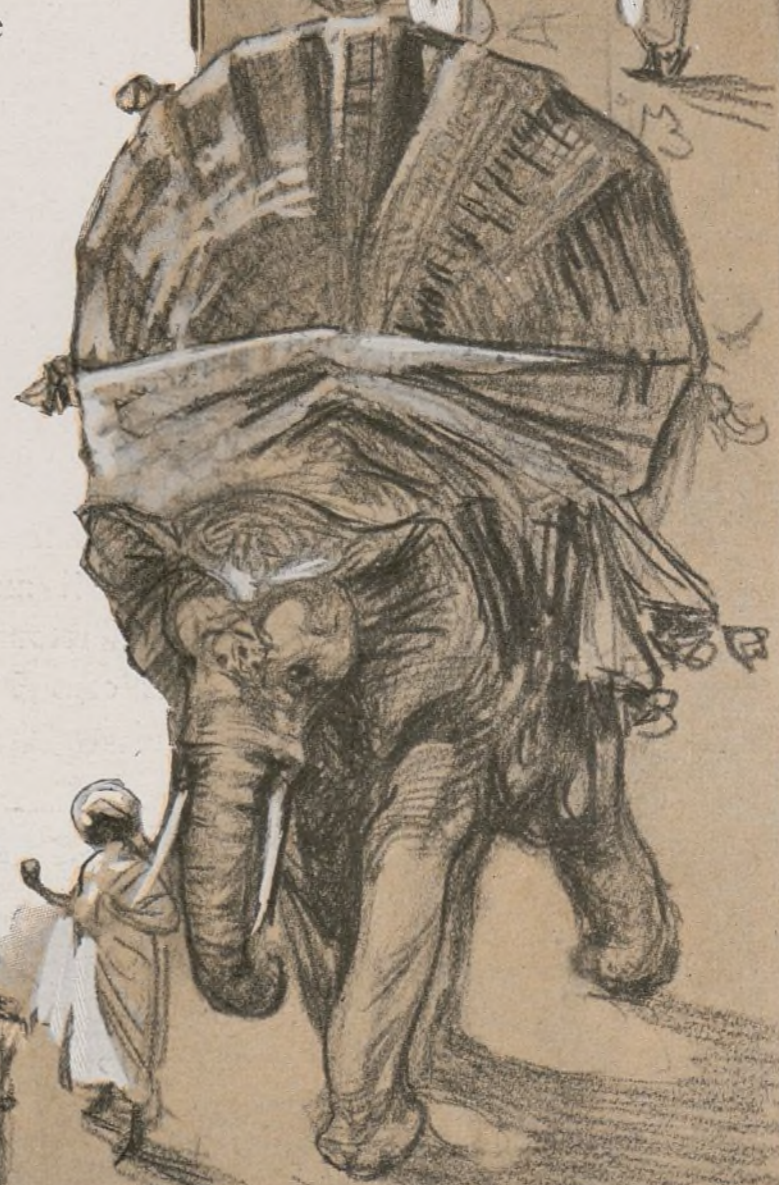
Melchior, pensif, monta dans sa litière aménagée pour le voyage diurne et que portait un éléphant. Le chef des eunuques y amena les deux favorites qui riaient sous les voiles dont on les protégeait contre le déshonneur d'inspirer la concupiscence. Leurs paupières peintes paraissaient les pétales veloutés de quelque iris. Elles avaient les yeux en forme d'amande, le nez rectiligne, la bouche étroite et le teint doré des Ioniennes. Melchior les préférait à ses autres femmes pour ces quatre perfections et parce qu'elles avaient, au contraire des filles d'Afrique, les seins menus, la voix musicale, les mains légères et capricieuses. Leur compagnie l'égayait, d'habitude. Rien qu'à les sentir, une joue sur sa poitrine, battre des cils, respirer face à face et tendre les lèvres à la rencontre de son baiser, il éprouvait une volupté plus forte qu'à voir une tête rouler au premier coup du bourreau.

Elles jouèrent avec sa barbe, ses bagues et les amulettes qui fermaient sa robe, — sans l'éveiller de sa méditation. Et il ne prit point garde qu'elles bâillaient d'ennui, après s'être efforcées de pleurer pour violenter son indifférence.

Il se rappelait comme le grand Hérode avait tremblé, à la nouvelle que lui et les deux autres Mages s'en étaient venus pour honorer un roi près de naître dans la province romaine. L'esprit anxieux, il se rémémorait la trainée lumineuse dans l'espace, de l'astre qui, l'ayant attiré hors de son empire, l'y ramenait maintenant par une voie différente, contre sa volonté d'aller prendre congé du Tétrarque. Il se demandait aussi quelle puissance croîtrait dans l'être chétif dont la vue l'avait rempli de cette incomparable douceur qui l'émouvait encore, et s'il serait un conquérant à redouter plus tard. Tout cela demeurait confus en lui. Il déplorait de n'avoir pas un sorcier dans son escorte; toutes ces incertitudes l'humiliaient comme une preuve de sa faiblesse.

Cependant, ses deux petites épouses se prenaient à rire, à cause d'une chanson obscène que chantait le cornac et dont les mots parvenaient, quand le bruit mou des pieds de l'éléphant sur le sable n'était pas trop fort.

Elles simulèrent une honte profonde, sous le regard du roi, parce qu'une ride creuse barrait dans la hauteur son front soucieux. Elle disparut bientôt, comme si les mouvements accélérés de l'éventail l'eussent effacée; mais le motif en était qu'à voir la mine inquiète des jolies servantes de son plaisir, Melchior découvrit la sottise de craindre le futur et de questionner le passé. Il attira ses femmes, et d'une étreinte robuste il les gardait, ses lèvres épaisses enfouies dans les chevelures odorantes où il respirait le principe de la force qui grandissait en lui... Il croyait contenir les deux cœurs battant contre ses côtes et chacune de ses mains couvrait une poitrine haletante. Des hoquets nerveux, un gémissement rauque, attestèrent la gloire des divinités qui ont mis l'essence des joies suprêmes dans la chair des hommes...



Reproduction interdite



... Une ombre fraîche emplissait la litière. Melchior ne se rappelait plus rien que l'adresse de ces fillettes somnolentes à le divertir.

* *

Les jours, les nuits, s'écoulaient sans que le roi pensât aux problèmes qui l'avaient tellement préoccupé. A peine s'il distinguait encore au ciel la merveilleuse étoile et, dans son souvenir, une image de l'Enfant ou les traits de la magnificence d'Hérode.

On arrivait au terme de cette course trop longue. La satisfaction du retour ranimait les énergies : les corps supportaient mieux le soleil plus ardent et l'étape prolongée.

Les favorites devinaient le progrès de leur empire sur le maître, aux égards exceptionnels des eunuques, assez enclins au mépris et à la brutalité. Elles s'étonnaient de ce pouvoir et songeaient, pour l'étendre, à un moyen d'écarter de la couche du roi toutes les rivales.

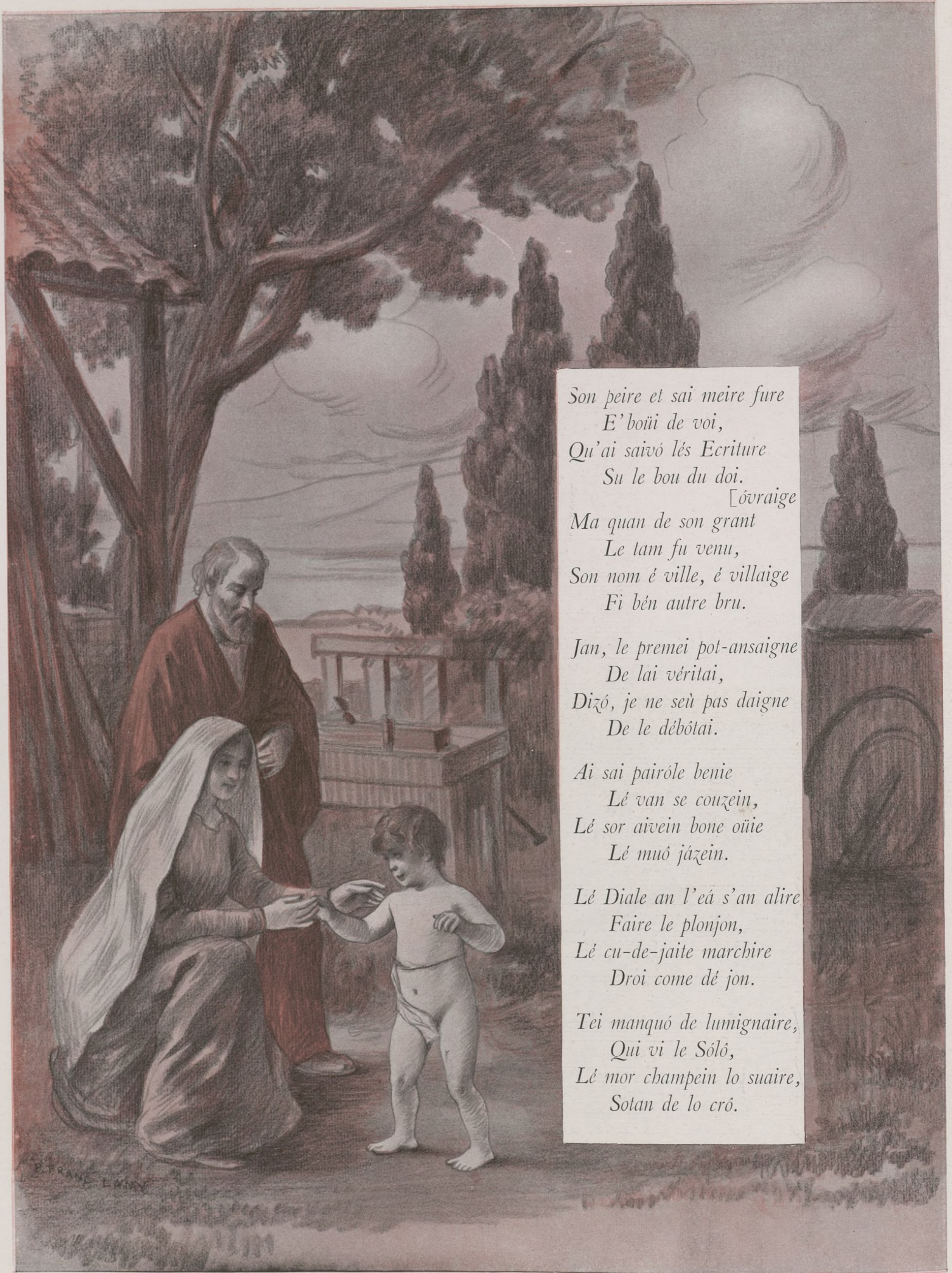
Il se plaisait à les écouter, tolérant même des interrogations et les avis qu'elles osaient exprimer, après ces moments où elles ne pouvaient pas douter de la vertu de leurs charmes. Il concevait qu'en elles étaient la jeunesse, la source de ses émois les plus vifs, et la possibilité d'oublier ce qu'il fallait pour affranchir son cœur du souci. Elles lui semblaient de gentils animaux créés afin de le distraire par leur contact soyeux, leurs espiègleries et la musique de leur babil.

Comme l'arrivée était prévue pour la prochaine aube, elles ne laissèrent de pleurer, lorsque le soir tomba brusquement. Les consolations

de Melchior furent vaines

et quand il menaça de faire châtier les pleureuses, elles demandèrent la faveur de mourir au lieu de réintégrer le harem.

Le roi caressa longtemps sa barbe. La colère montait en lui. Ainsi qu'il avait coutume dans les occasions difficiles, il toucha ses amulettes et ferma les paupières pour mieux voir en son âme. Par un prodige, tandis que les deux femmes, effrayées de sa longue hésitation, s'efforçaient de sourire à travers les larmes, afin de parer au mal s'il se résolvait à exaucer leur vœu téméraire, — il distingua l'image nette du petit Jésus agitant ses membres gras sur la paille plus lumineuse que l'or des présents.



Son peire et sai meire fure
 E' boüi de voi,
 Qu' ai saivó lés Escriture
 Su le bou du doi.
 [óvraige
 Ma quan de son grant
 Le tam fu venu,
 Son nom é ville, é villaige
 Fi bèn autre bru.

Jan, le premei pot-ansaigne
 De lai véritai,
 Dizó, je ne seü pas daigne
 De le débótai.

Ai sai pairóle benie
 Lé van se couzein,
 Lé sor aivein bone oüie
 Lé muó jázein.

Lé Diale an l' éá s' an alire
 Faire le plonjon,
 Lé cu-de-jatte marchire
 Droï come dé jon.

Tei manqué de luminaire,
 Qui vi le Sóló,
 Lé mor champein lo suaire,
 Sotan de lo cró.

son père et sa mère furent
 Eblouis de voir
 Qu'il savait les Ecritures
 Sur le bout du doigt.

Mais quand de son grand ouvrage
 Le temps fut venu,
 Son nom, en villes et villages,
 Fit bien autre bruit.

Jan, le premier porte-enseigne
 De la vérité
 Disait : Je ne suis pas digne
 De le débóter.

sa parole bénie
 Les vents se calmaient,
 Les sourds avaient bonne ouïe,
 Les muets jasaient.

Le Diable en l'eau s'en alla
 Faire le plongeon.
 Les culs-de-jatte marchèrent
 Droits comme des jons.

El manquait de luminaire
 Qui vit le soleil,
 Les morts jetaient leur suaire
 Sortant de leur trou.

Reproduction interdite

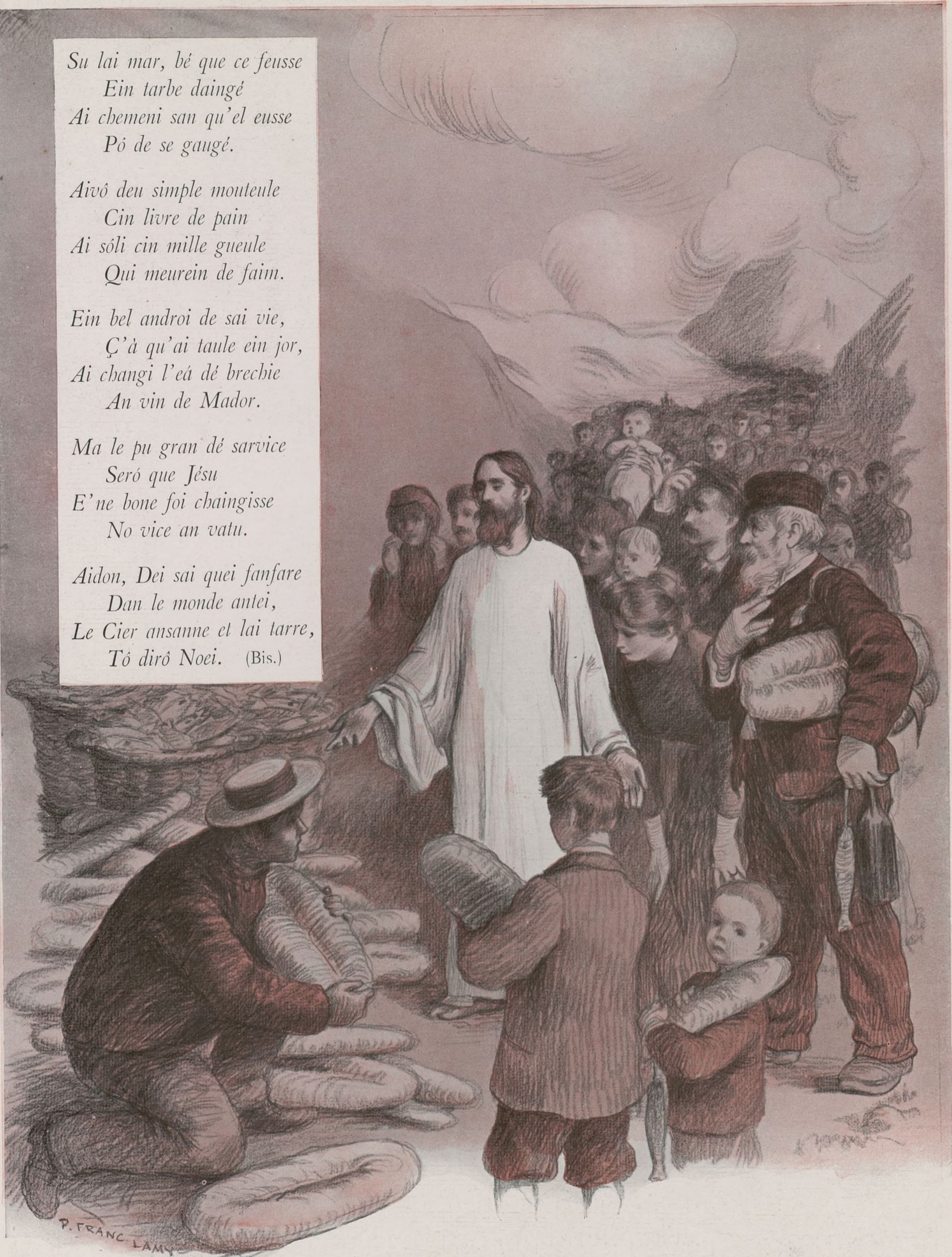
*Su lai mar, bé que ce feusse
Ein tarbe daingé
Ai chemeni san qu'el eusse
Pó de se gaugé.*

*Aivó deu simple mouteule
Cin livre de pain
Ai sóli cin mille gueule
Qui meurein de faim.*

*Ein bel androi de sai vie,
Ç'à qu'ai taule ein jor,
Ai changi l'éa dé brechie
An vin de Mador.*

*Ma le pu gran dé sarvice
Seró que Jésu
E'ne bone foi chaingisse
No vice an vatu.*

*Aidon, Dei sai quei fanfare
Dan le monde antei,
Le Cier ansanne et lai tarre,
Tó diró Noei. (Bis.)*



Reproduction interdite

*Sur la mer, bien que ce fût
Un terrible danger,
Il chemina sans qu'il eût
Peur de se tremper.*

*Avec deux simples goujons
Cinq livres de pain
Il rassasia cinq mille bouches.
Qui mouraient de faim.*

*Un bel endroit de sa vie
Ce fut lorsqu'à table un j. ur,
Il changea l'eau des cruches
En vin de Mador (Marc d'or).*

*Mais le plus grand des service
Scrat qu. Jésus
Une bonne fois changeât
Nos vices en vertus.*

*Alors Dieu sait quelle fanfare
Dans le monde entier !
Le ciel ensemble et la terre
Tout dirait : Noël ! (Bis.)*

Vers la Crèche

Caravane-Marche inédite,
Autographe musical de M. POP-MÉARINI

Andantino non troppo. *pp* *ben sostenuto.*

p *pp* *mf* *ben lié* *pp*

The musical score is written on ten systems of two staves each. It begins with the tempo marking 'Andantino non troppo.' and the dynamic 'pp'. The first system includes the instruction 'ben sostenuto.' above the staff. The score features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. Dynamics are marked throughout, including 'p', 'pp', 'mf', and 'ben lié'. The key signature consists of two sharps (F# and C#), and the time signature is 2/4. The notation is handwritten and includes many slurs and phrasing marks.

Handwritten musical score for piano, consisting of ten systems of staves. The score includes various musical notations such as notes, rests, and ornaments. Dynamics markings include *Dim.*, *mf*, *cres.*, *f*, *pp*, and *ppp*. Performance instructions include *Toujours en Diminuant.*, *rall.*, and *pendente.*. The score concludes with a signature: *Ed. G. Paganini*.

Reproduction rigoureusement interdite



ILLUSTRATION

DE CHARLES GUÉRIN

TOI

NOUVELLE INÉDITE

DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

TU NE SAIS PAS, on t'aurait aperçu tout à coup en haut de la rue. Je ne me souviens plus comment tu aurais été habillé. Tu aurais porté sous ton bras gauche une chemise de flanelle enveloppée dans un journal. On te l'avait donnée en route et tu t'étais laissé faire. Tu n'aurais pas eu de pain dans tes poches parce que ton système était de t'asseoir comme cela, chez les gens, à leur table. Un bissac est trop lourd et pour les sacs de voyage, ceux qui en possèdent n'aiment pas à s'en défaire. D'ailleurs, tu n'avais rien à mettre dedans.

On aurait su tout cela, du premier coup. Tu aurais demandé ton chemin à l'une des maisons du village. On t'aurait déjà remarqué, chacun t'eût classé selon sa science. Un enfant aurait dit :

— Maman, il a une grande barbe, le monsieur

La mère aurait répondu :

— Et puis, il a l'air bien doux.

Alors, tu serais arrivé. C'est maman qui t'aurait ouvert. Tout de suite, tu aurais raconté ton histoire.

— Ma foi, madame, j'arrive de Moulins, à pied. J'ai d'abord passé par Bourbon et puis je me suis égaré dans les bois. Je ne me suis retrouvé qu'à Gennetines. Là-bas, les sabotiers m'ont dit : « Dame, la première ville, à présent, c'est Cérilly. Vous vous arrêtez chez le sabotier, à la Croix-Blanche. Les sabotiers sont des bons enfants. » Ils ont ri, ils m'ont offert un verre de vin, mais je n'ai pas accepté. Je n'aime pas beaucoup le vin, madame.

Maman aurait répondu :

— J'ai tellement entendu parler de vous que je vous ai reconnu tout de suite. Vous êtes venu au monde à Noël. Je m'en rappelle parce qu'il y avait une belle étoile.

Et mon père, ayant entendu ta voix, serait venu sans prendre le temps de poser son outil. Il n'aurait pas su que tu étais le Fils de Dieu. Il aurait dit :

— Oh ! j'ai bien connu votre père. Je ne sais pas pour-quoi on a raconté qu'il était charpentier : il était scieur de long. Une fois, j'étais dans le bois, en voiture à âne. Votre père travaillait avec un autre homme, tout près de la route. Je suis descendu de la voiture. On a causé longtemps.

Et maman aurait dit bien vite :

— Enfin, tu peux tout de même poser ton outil pour lui raconter ça.

Tu aurais ri. Et elle aurait ajouté :

— Mais je suis bête. Vous devez avoir soif d'abord et puis faim ensuite.

Tu aurais répondu :

— Ma foi non, madame. Je sais très bien découvrir les fontaines. Mais je n'étais pas altéré. Tout le long de la route, il y avait du blé. La campagne est si belle qu'on ne pense pas au travail : on dirait que la terre produit directement le pain blanc. Non, madame, ce sont les pieds où j'ai mal. J'ai fait quarante kilomètres depuis le petit jour.

Ce n'est que quelques jours plus tard qu'on se serait dit : J'aurais tout de même bien pu descendre le fauteuil de la chambre d'en haut, il se serait mieux reposé.

On aurait mis une nappe sur la table. Tu aurais dit :

— Mais, madame, ne vous donnez donc pas tant de peine.

Je t'assure qu'on l'aurait mise tout de même. Et maman aurait encore parlé :

— Dame, je n'ai pas grand'chose à vous donner. Enfin, il y aura toujours une omelette, de la salade et du fromage. Mais, attendez donc : je vais aller chercher de la charcuterie.

Tu te serais bien débattu :

— Mais non, mais non, madame. Vraiment, si j'avais su vous causer tant de dérangement, je n'aurais pas voulu m'arrêter.

On serait allé chercher de la charcuterie malgré toi : vous êtes las et il faut que vous mangiez de la viande. Et mon père aurait dit encore :

— Vous disiez en entrant que vous n'aimiez guère le vin. Quand même vous n'aimeriez guère le vin, vous en boirez, parce que ça donne des forces.

Tu aurais alors tout laissé aller, avec un rire tout simple.

— Mais je suis habitué à la misère. Vous croyez donc qu'on me soigne partout comme chez vous.

On aurait été déjà bien content.

Tu aurais mangé à larges bouchées, sans gourmandise et pour te débarrasser de la faim. Et tu n'aurais même pas oublié de parler. Tu aurais dit :

— Voyez-vous, l'idéal d'aujourd'hui n'est plus l'idéal du jeune homme à la Balzac. Il leur fallait la fortune, la gloire et l'amour. Pour l'amour, je ne vous en dirai qu'un mot : croyez-moi, on ne le reçoit pas, on le donne. Mais pour le reste, tenez, moi, un jour, Satan m'a tenté trois fois. Il y avait plusieurs jours que je n'avais pas mangé.

d'y penser. Ensuite, il m'a montré un précipice et il m'a dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas, car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges de venir te prendre dans leurs bras. » J'ai répondu : « Tu crois donc que je ne suis venu au monde que pour montrer mes talents ? » J'ai depuis beaucoup pensé à la royauté. Non, sachez-le bien, je ne suis pas de cette race-là. Tenez, voici une petite anecdote ; vous aussi, je suis sûr que vous vous y reconnaîtrez. J'ai connu à Paris un écrivain pauvre et il avait même coutume de se dire : Voilà longtemps que ça dure. Un jour, il y eut une affaire : un de ses livres devait lui rapporter plusieurs milliers de francs. Il s'entraîna à l'idée d'un voyage et à l'idée de quitter à jamais le bureau où il était employé. Et puis, au bout de quatre mois, l'affaire ne réussit pas. Quelqu'un lui dit : « Vous devez être ennuyé. » Il répondit : « Ah ! monsieur, vous ne savez pas quelle joie intérieure, quelle joie de mes organes m'a saisi tout à coup. Il me semblait que deux mains venaient me prendre et me ramenaient dans ma race. » J'ai connu encore le fils d'un ouvrier, qui gagnait beaucoup d'argent. Et celui-là disait : « Il ne faut pas m'en-



Charles Guérin

Alors il m'a trouvé, parce qu'il suit la faim. Il m'a dit : « Si tu es le Fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. » J'ai répondu : « Je ne suis pas venu pour résoudre la question du pain quotidien. » Ensuite, il m'a conduit en haut du Puy-de-Dôme : on voyait de là toute la France. Il m'a dit : « Si tu te prosternes devant moi, je te ferai nommer son roi. » Alors j'ai ri, rien que

vier. Je prends une voiture pour un rien, je mange largement, je fume des cigares à trente-cinq centimes. Voulez-vous que je vous le confesse ? Je n'ai pas trouvé l'équilibre. Pendant toute ma vie, je me fais l'effet d'un ouvrier en bombe. »

Tu aurais dit tout cela sans t'arrêter, avec les mouvements de la conversation. On aurait pensé : Ah ! quand les fils des ouvriers auront de l'instruction... Il y a le fils du

notaire qui est colonel, mais celui-ci : entendez-donc un peu comment il parle ! Il est plus connu qu'un général. L'autre est décoré, mais celui-ci n'est pas fier.

Et tout ceci nous eût ramené à la question. Mon père aurait demandé :

— Êtes-vous vraiment le Fils de Dieu ?

Tu aurais répondu :

— Je le suis.

Tu aurais baissé les yeux, tu aurais un peu rougi.

C'est à ce moment-là que ma petite sœur et moi nous serions revenus de l'école. Tu aurais fait :

— Oh ! les deux petits enfants. Viens, mon petit Louis, viens, ma petite Louise...

Tu aurais su nos noms.

— ... Venez, que je vous embrasse tous les deux.

Tu m'aurais embrassé sur le front. Toute ma vie, j'aurais eu du génie. Peut-être est-ce moi qui eusse écrit les Évangiles.

Je crois même que tu en aurais parlé :

— Mon petit garçon, si tu es bien sage et si tu apprends bien en classe, quand tu seras grand, je t'emploierai à écrire mes Évangiles.

Tu m'aurais évité bien du mal. Du premier coup, j'aurais eu ma solution. Et puis le sujet m'aurait tant plu !

Alors, je me serais assis sur ma petite chaise et sans peur. J'aurais un peu rentré mes bras et mes jambes, car les petits enfants craignent de dépasser. Tu ne sais pas ce que je vais dire ? Je sais bien qu'on t'aime pour ton cœur et que c'est comme un amour par correspondance, mais moi, j'aurais dit comment tu étais fait. Et je t'aurais tant regardé que je n'aurais pas eu besoin de te revoir. Ta barbe était rousse : on eût pu dire qu'elle suivait sa pente et tu la portais sans préparation, comme elle poussait. Tu ne ressemblais pas aux peintures où l'on a eu besoin que tu soignes ta tête pour ressembler à toi-même. Mais tes yeux... Il y a des yeux actifs, dont le regard sort, qui vous surveille, qui vous commande et qui fait que c'est devant lui que l'on marche. Tes yeux existaient en toi, on en voyait la double fenêtre et ils faisaient partie de ta maison, alors on s'essayait à s'approcher d'eux pour mieux voir encore, et c'est comme cela que tu prenais les hommes. Tes yeux étaient tout près de ton cœur, on y entraît du coup et l'on ne pouvait plus s'en défaire. Tu sais, dans ton pays d'Orient, il y a des liqueurs fraîches, celui qui y pose les lèvres ne peut plus s'en garder et, de gorgée en gorgée, les boit jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Et c'est ainsi que cela se passait avec tes yeux. Tes joues étaient rouge-brique à cause du grand air et les os de ton crâne étaient bien soudés. Tu avais vraiment l'air du fils

d'un charpentier. Et moi, j'aurais tout regardé, j'aurais tout retenu, j'aurais eu des pensées comme ceci : « Un peu plus, j'allais oublier de remarquer comment sont ses mains. » Et moi, je t'aurais dépeint jusque dans ta chair. Il n'y aurait pas eu besoin d'être une femme pour avoir envie de verser des parfums sur tes pieds.

Tu aurais causé encore. Tu aurais dit des choses comme ceci :

— Il n'est pas nécessaire d'étudier la question. Je sais, les yeux fermés, que ce sont les pauvres qui ont raison.

Et comme tu remarquais tout, comme tu t'intéressais même aux enfants, tu aurais remarqué que je t'écoutais. Tu en aurais parlé :

— Il faut beaucoup écouter les autres, mon petit bonhomme.

Et soudain, toi qui ne faisais pas de phrases et qui ne préparais pas tes effets, tu aurais été sur la voie :

— Mais, à propos d'écouter, il me semble qu'il y a bien longtemps que je parle. Voyez-vous, je ne m'ennuie pas avec vous, mais il faut que je m'en aille. Je dois traverser encore la forêt pour voir les fendeurs. Il faut que je les prenne à la sortie du travail. J'ai beaucoup à leur dire.

Et comme tu étais déjà pour nous un important personnage, nous t'obéissions, nous n'aurions pas essayé de te retenir. Alors tu serais parti, mais tu étais venu.

* * *

Je ne sais pas bien, par la suite, comment cela aurait commencé. Nous aurions été assis tous les quatre autour de notre table. Tu étais la pente naturelle de nos âmes. Un beau jour, après un silence, sans qu'il fût, chez aucun de nous, par un mot, question de toi, mon père eût dit :

— Je ne comprends pas ce qu'ils ont tous à crier après lui. Mais tout ce qu'il dit est parfaitement juste.

Un peu plus tard, nous nous serions rappelé toutes tes paroles, un peu plus tard nous les aurions comprises. Et comme tu n'avais pas tout dit du premier coup, parfois encore nous aurions été embarrassés devant les choses. Cela n'eût pas duré longtemps : nous eussions trouvé des solutions à l'image des tiennes.

Tu as dit : « Je ne suis pas le Consolateur, mais je vous enverrai le Consolateur. »

N'est-ce pas ainsi que tu l'entendais ?

CHARLES-LOUIS PHILIPPE





Reproduction rigoureusement interdite

Le Mauvais Riche

Par ANDRÉ DEVAMBEZ

LE NOËL DU CHEVALIER

(Vieille Légende Normande)



IL Y AVAIT une fois un chevalier qui, malgré les dons divers dont la fortune l'avait comblé, était d'une tristesse navrante : il avait pourtant pour lui la santé, le courage, un nom célèbre à cent lieues à l'entour, et il eut pu choisir parmi les jeunes filles des comtes et des barons, à côté de qui il avait vaillamment combattu, une beauté douce et fidèle, digne de recevoir son nom. Mais il s'était interrogé, autant qu'on l'avait lui-même interrogé, et aucune de ces jeunes filles n'avait fait palpiter son cœur. On lui en avait présenté de toutes les couleurs, des blondes, des noires, des rousses; de tous les âges, des fraîches et des mûres; de tous les formats, des grandes et des petites, des maigres et des rondes, sans parvenir à obtenir de lui la moindre manifestation de curiosité. Il s'en allait par les routes, devant lui, et lorsqu'il rencontrait un cimetière, il s'arrêtait, errait longtemps, autour des tombes, déchiffrait les noms sur la pierre, écoutant vainement s'il ne s'échappait pas des dalles une voix d'au-delà, une voix protectrice capable de parler à son âme et de lui indiquer la direction du chemin qui conduit au bonheur.

Un jour, au coin d'un mausolée sur lequel on ne lisait aucun nom, il aperçut, assise, dans un rayonnement de jeunesse et de beauté, une princesse, qui n'était autre qu'une fée.

Sa robe d'azur à longs plis était serrée à la taille par une large ceinture d'argent ciselé, dont le métal était agrémenté de

cabochons et de pierres précieuses. Ses cheveux blonds, haut relevés, étaient retenus en forme de casque d'or, par des joailleries d'un art merveilleux. Elle tenait à la main une tige de lis, dont le calice était ouvert, et dont, par instant, elle respirait la senteur grisante.

Le chevalier s'arrêta, descendit de cheval et s'approcha de cette belle personne qui ne semblait pas le voir. Il y eut un moment de silence. Le chevalier se sentait au cœur un trouble qui lui était inconnu. Les mots ne lui venaient pas pour s'exprimer; et il ne trouva rien de mieux, pour entrer en conversation, que de mettre un genou en terre devant la dame : il lui prit la main qu'elle abandonna, et respectueusement y posa ses lèvres. Alors la noble dame sembla sortir d'un long sommeil qui n'était pas un sommeil terrestre : elle souleva lentement ses paupières, derrière lesquelles s'abritaient des yeux d'un éclat vif mais d'une infinie tendresse : elle eut en regardant le chevalier un sourire heureux, et ainsi elle parla :

« Relève-toi, mon chevalier, et emporte-moi dans ta demeure; ton cheval à peine sentira mon poids. Je suis celle que tu cherches; je suis celle que tu espères; n'as-tu pas compris, en me voyant, que c'est toi que j'attendais, toi que j'attends depuis toujours! Ton cœur ne t'a-t-il pas dit que tu ne passerais pas indifférent devant moi!

» Je suis envoyée vers toi pour te donner le bonheur qui

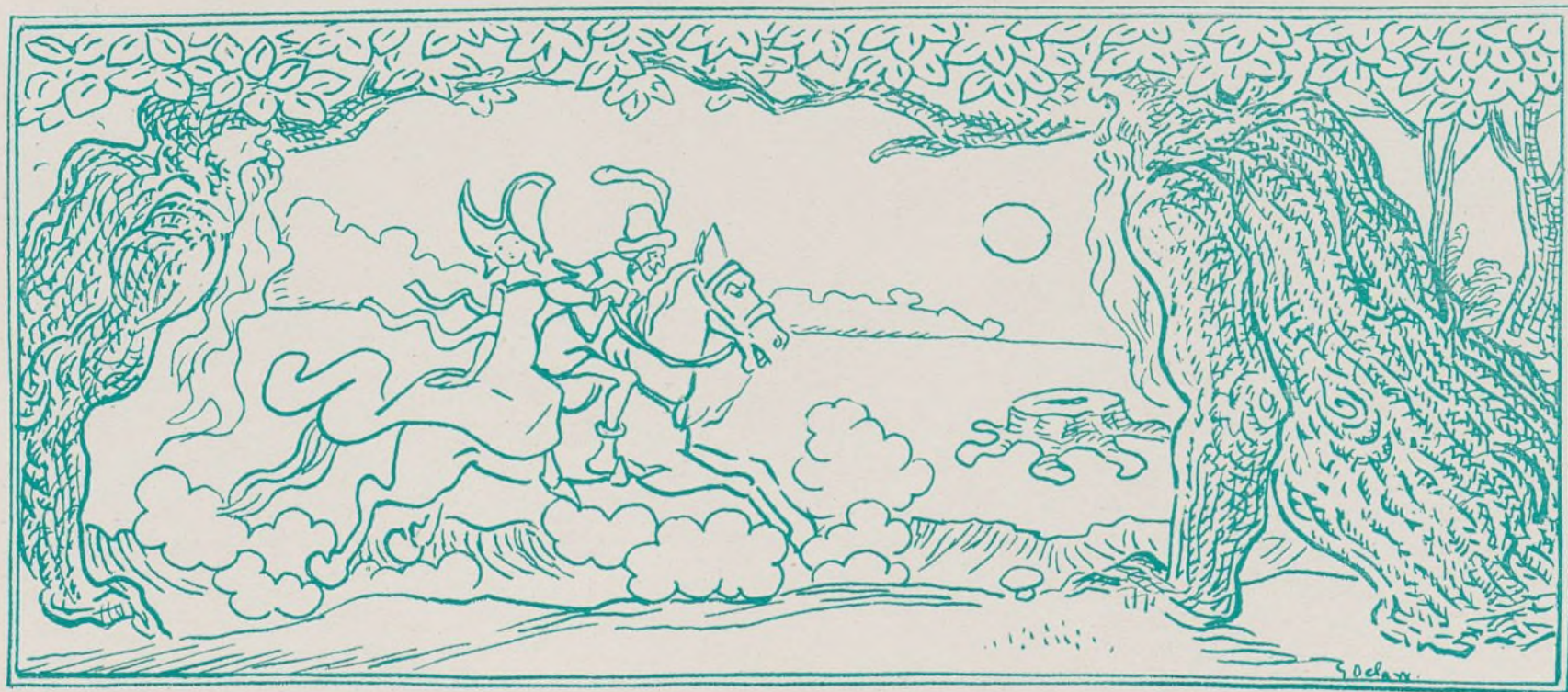


ILLUSTRATION DE G. DELAW

te fuit et l'amour que tu ignores; mais il y a une condition que je dois te révéler sans retard : que jamais devant moi le mot de *mort* ne soit prononcé : je suis une créature de vie, et l'évocation seule du néant est capable de me dissoudre en lui. Ainsi, mon chevalier, si tu sens que je suis pour toi la compagne aimante et le bonheur; rejette de ta pensée toutes les tristesses passées : secoue de tes épaules le manteau d'ombre qui y pèse; viens, partons, envolons-nous, et veille autour de toi qu'il n'y ait que des paroles de joie et des cris de fête. »

Et voici le chevalier retournant vers le château de ses pères, ayant en croupe la belle dame à la robe d'azur. Le cheval, ainsi qu'elle l'avait dit, ne se doutait pas qu'il eût en surcharge un poids inaccoutumé : lui qui ne connaissait que le pas mélancolique et lent, il s'en allait au galop, et par instant hennissait de plaisir. A travers champs, à travers bois, à travers les vallées, les fleurs s'épanouissaient sur leur passage, les lourds épis d'or redressaient leurs têtes chevelues, les arbres balançaient au dessus du couple radieux leurs branches peuplées de nids, avec des gestes augustes de bénédiction.

Au château, les serviteurs eux-mêmes se montrèrent heureux; et par une singulière transposition des états d'âmes, il parut que cette jeune femme, qui pour la première fois pénétrait dans l'antique demeure, y devait habiter depuis longtemps, depuis toujours. Elle y était comme chez elle, à son aise, aimable et bonne. Et ce furent enfin pour le chevalier des journées de bonheur qui commencèrent.

Parfois, lorsque le château s'emplissait de la noblesse voisine, la dame semblait une reine, tant il se dégageait d'elle de charme et de majesté; les autres jours, ceux où le chevalier et sa compagne se trouvaient seuls, ils se promenaient dans les bois en devisant de la vie, de l'amour, des tournois, des armes, de la guerre, de tout enfin ce qui pouvait occuper l'esprit cultivé et le cœur sincèrement épris du chevalier.

A de rares intervalles, quand après de longues causeries, un silence se faisait entre eux, le chevalier s'assombrissait tout à coup; un nuage du passé se levait dans son regard clair;



il avait à la fois le souvenir de ses mélancolies et la crainte de voir s'envoler le bonheur qu'un hasard avait jeté sur sa route. Alors sa compagne le regardait avec des yeux éclairés d'une étrange flamme; elle lui touchait le front de la tige de lis qu'elle portait toujours à la main, — car c'était sa fleur

préférée et les âmes superstitieuses prétendaient que la jeune femme tenait d'elle des pouvoirs magiques — et le chevalier redevenait souriant en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et, comme au premier jour, il s'agenouillait devant elle, et lui baisait la main.

La veille de Noël, il y avait fête au château; autour des tables, chargées de victuailles et de brocs, le repas s'achevait : gentilhommes et nobles dames avaient échangé les fleurs qui disent des aveux et les fruits qui nouaient les serments, car, depuis que le chevalier n'était plus seul et triste, les fleurs et les fruits abondaient dans ses serres et dans son verger en toutes saisons.



Il planait dans la grande salle une atmosphère d'amour et de volupté. Un barde avait chanté les hauts exploits des seigneurs présents; il avait dit leur vaillance au cœur des dames, on l'avait applaudi; on lui avait versé à boire, et il s'était senti en veine d'inspiration. Il reprit alors son chant pareil à une épopée, et il voulut dans un magnifique élan de poésie, dire la gloire de ceux qui étaient morts dans les combats.

Il avait à peine prononcé le mot *mort*, que le chevalier vit sa compagne se dresser pâle, dans sa robe d'azur; il se leva, lui tendit les bras; mais il ne trouva plus à sa place qu'une tige de lis brisée, dont les pétales étaient épars sur le sol.

Alors le chevalier sortit de la salle. Dehors, subitement la campagne s'était enlinceulée de neige, comme si tous les anges du ciel s'étaient depuis des jours et des jours dépouillés de leurs plumes. Le pauvre abandonné passa devant le seuil, vêtu de bure, et le bourdon des pèlerins à la main. Tous ses invités, les yeux remplis de larmes, s'étaient agenouillés, car pas un n'eût osé tenté de le retenir...

Et, depuis, oncques ne sait ce qu'il est de lui advenu.



L. ROGER-MILÈS



Dessins inédits de L. METIVET

Reproduction interdite

